

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE BON COMBAT

ANTERIEUREMENT L'ETUDIANT

ABONNEMENT

\$1.00 par ANNEE

91^{ème} ANNEE

1^{er} JUIN 1893

NO 12

Adveniat regnum tuum.

Le BON COMBAT est en vente à 2 centins le numéro, à Montréal : au Kiosque du Palais de Justice, chez Sory 1949, rue Notre-Dame; P. Lefevre, 47, carré Chaboillez; Taknaski, 111, rue St-François-Xavier; Dumont, 1826, rue Ste-Catherine — à Québec chez Béland et Filleau.

Petites études sur les œuvres d'un lauréat

DÉDIÉES À LA JEUNESSE DE NOS COLLÈGES

DEUXIÈME ETUDE.

I

LES OISEAUX DE NEIGE.

M. L. Fréchette a l'avantage d'avoir un fils. C'est une bénédiction dont il ferait bien de rendre grâce à Dieu, au lieu de perdre son temps à écrire des balourdises et à comparer grossièrement les femmes canadiennes aux lapins. N'est-ce pas sous l'inspiration du Saint-Esprit que le Psalmiste a dit : *Tes enfants formeront une couronne autour de la table de famille, nombreux comme les plants de l'olivier.*

M. Fréchette, cependant, n'a pas toujours eu l'opinion qu'il vient d'exprimer sur les femmes canadiennes, comme le prouvent les trois quatrains adressés, dans *Feuilles Volantes*, à une dame de ses amies :

Madame, au Dieu d'amour qui féconde le nid,
Le doux nid des mésanges,
Il a plu de peupler votre foyer b éni
De bien des petits anges.

Treize ! rangés autour d'une table, c'était
Déjà tout un poème ;
Mais vous avez voulu, *croyan' qu'on en doutait*,
Y joindre un *quatorzième*.

Pourquoi donc, a-t-on dit, à ce groupe coquet
Ajouter quelque chose ?
C'est que vous désiriez couronner le bouquet
Par un bouton de rose.

Faisons grâce au premier quatrain qui est tout simplement un lieu commun. Quant au reste, a-t-on jamais lu rien d'aussi plat et d'aussi lourd ? : *Croyant qu'on en doutait ! Un bouton de rose !* mais les treize autres n'étaient donc pas des boutons de rose ? Des singes, quoi !

En lisant cela, on songe tout naturellement à ce que disait Pontmartin parlant de balourds qui abordent les sujets les plus délicats : *Ils marchent avec des souliers de plomb sur des ailes d'abeilles*.

Le fils du lauréat pâlit actuellement — chez son père — *penché sur sa grammaire grecque et sur son dictionnaire latin*. Le rejeton du poète, dit *national*, ne saurait être placé convenablement dans l'un de nos collèges, institutions trop arriérées. Si l'on y enseignait la *Petite Histoire de France* de Cyprien, passe encore. Mais non !

Nous ne souhaitons pas au fils de lire tous les écrits de son père : on ferait bien de soustraire à ses regards certains passages de certaines lettres, entre autres celui où l'on se moque pas mal des douches qui tombent du haut de la chaire.

Sur ce fils, M. Fréchette écrivait jadis un sonnet : *Lui*. Nous lisons au premier vers :

Il a bientôt deux ans. Parfois quand je le gronde, etc.

Le lauréat veut dire que son fils *aura* bientôt deux ans. Il se permet cependant d'employer le présent pour le futur : *il a bientôt deux ans*. Rien que cela ! On dit bien *je pars demain pour Québec*, et cependant on ne dit pas : *il a bientôt deux ans*. Ce n'est pas notre faute, monsieur Fréchette, c'est la grammaire qui veut cela. Le rédacteur du BON COMBAT, qui n'est qu'un simple mortel, dans le monde des lettres, pourrait peut-être se permettre cette licence. Quant à M. Fréchette, qui vise au purisme — *où va se loger la prétention !* — il ne trouvera jamais cette alliance de mots chez les écrivains qui se piquent d'une parfaite exactitude.

Dans un autre sonnet *Longefont*, on lit :

Ce fut, dit-on, jadis, un paisible couvent
Coquettement caché, sur les bords où la Creuse,
Ave: un bruit d'écluse, en serpentant se creuse
Un lit sonore et *frais* sous le saule mouvant.

M. Fréchette nous parle de la concordance des figures. Il pourrait, lui, s'appliquer avec fruit à la concordance des idées, ce qui est un point autrement capital. Les idées de *coquetterie* et de *cachette* vont elles ensemble ? Il y a coquetterie où il y a désir de plaire, n'est-ce pas ? Or qui veut plaire ne se cache point. Pour que le couvent soit coquettement placé, il faut qu'il soit en vue. Coquettement caché ! Autant vaut dire d'un mendiant qu'il est *pompeusement déguenillé* ou d'une personne frappée de cécité qu'elle est *superbement aveugle*.

Jetons maintenant les yeux sur la Creuse. Elle doit avoir des particularités frappantes. Elle se creuse un lit : voilà qui est assez naturel. Elle se creuse un lit sonore et *frais*. Passe pour sonore, car les lits de rivières sont souvent silencieux. Un lit sonore et *frais*. *Frais* ! l'aurions-nous jamais cru, naïf que nous sommes. Et l'on viendra nous dire : *nil novi sub sole* ? Il y a du nouveau sous le soleil, les rivières se creusent des lits *frais*, disons même *très frais*, pour arriver du coup à la perfection dans le genre.

La Creuse n'a-t-elle pas une autre particularité ?

Oui, elle est *modeste*. Elle se creuse un lit *sous un saule* !

Elle diffère incommensurablement, en cela, de la rivière Fréchette qui veut bien d'un lit sonore, d'un lit très sonore, mais qui ne veut pas d'un lit sous "un saule." Rivière incommode qui veut étendre indéfiniment ses bords et dont les eaux menacent d'inonder à la fois nos vallées et nos montagnes.

"Fréchette est un de ceux qui savent distinguer entre leur curé et le bon Dieu. Ce n'est pas un simple individu qui parle à l'heure qu'il est. C'est la poussée formidable de l'opinion publique qui se fait sentir. Il n'y a pas d'excommunication qui tienne à cela !

Diable ! il faudrait l'arrêter à tout prix ?

Qui ? Fréchette ! l'opinion publique ! l'arrêter ? . . . Je vous conseille d'endiguier le Saint-Laurent . . .

Ce n'est rien moins qu'un nouveau déluge à l'horizon, quoi !

* * *

Le *Niagara* se termine ainsi :

Et pourtant, o mon Dieu, ce flot que tu déchaines,
Qui brise les rochers, pulvérise les chênes,
Respects le fétu qu'il emporte en passant.

Abîmes du Niagara, voila une pensée qui vous dépasse dans la mesure ou le creux diffère du profond, dans la mesure où les ténèbres s'éloignent de la lumière.

M. Fréchette peut avoir l'imagination facile, mais, sûrement, il a la perception difficile.

Le mystérieux de ses idées nous rappelle ici une réflexion que M. Prud'homme faisait à son fils au jardin des Plantes, à la vue d'une tortue qui s'ébattait dans un bassin :

Vois, mon fils, les bizarreries de la nature ! cet animal porte sur son dos ce qu'il lui faut pour faire un peigne, et pourtant, il n'a pas de cheveux !

Et, encore, cette leçon de théorie, de la part d'un sergent à quelques recrues :

" Il y a trois temps : le premier est celui qui vient avant les autres, le deuxième est le subséquent et le troisième celui après qui il n'y en a plus. Avez-vous compris ? Je vais recommencer pour les imbéciles. "

Il y a cependant moyen de faire de la lumière sur ce brisement de rochers, sur cette pulvérisation de chênes et sur ce fétu que le Niagara respecte.

Amis lecteurs, vous allez être édifiés !

Victor Hugo, comparait, dans les *Châtiments*, le peuple à l'océan, s'écrie :

Il a la force rude et la grâce superbe
Il déracine un roc, il épargne un brin d'herbe.

Tiens ! Qui l'aurait cru ? Le fétu de M. Fréchette est ici, dans ce brin d'herbe que l'océan épargne !

Pour faire perdre la piste, le poète national fait briser les rochers par les eaux. Il faut bien que les eaux du Niagara brisent les rochers pour ne pas trop reproduire V. H. qui dit, par une heureuse catachrèse, que les eaux déracinent le roc.

Et puis, M. Fréchette ne s'est pas aperçu que ces vers des *Châtiments* n'étaient qu'un accessoire et qu'ils n'acquerraient de la valeur que par la comparaison qu'ils amènent :

Il jette comme toi l'écume aux fiers sommets,
O peuple ; seulement, lui, ne trompe jamais
Quand, l'œil fixe, et debout sur sa grève sacrée
Et pensif, on attend l'heure de sa marée.

M. Fréchette croyant que le vers *Il déracine le roc, il épargne un brin d'herbe*, pouvait servir de clou à son sonnet, il le lui a enfoncé et s'est enfoncé avec... et joliment cloué !

Nous vous rendons, ô poète, et au centuple, la compassion dont vous avez bien voulu nous gratifier.

Nous pouvons dire ici que M. Poirier est trop tendre pour les sonnets de M. Fréchet.

Il est de règle que le dernier vers d'un sonnet contienne une forte pensée et résume en quelque façon tout ce qui précède. C'est ce qu'on appelle le *clou* du sonnet.

Les sonnets à *clou* de M. Fréchet sont *rari nantes in gurgite vasto*. Il y a bien le sonnet du *Lac de Belœil*, mais nous avons vu que le *clou* avait été pris dans *A l'Arc de Triomphe* de Victor Hugo :

Et puis il faut monter pour aller jusqu'à toi.

Qu'il nous soit permis, pour varier un peu, de citer maintenant Victor Hugo. Il a parlé, lui aussi, du Niagara. *Oyez* en quels termes :

Il se cabre, il résiste au précipice obscur,
Bave et bouillonne, et, blanc et noir comme le marbre,
Se cramponne aux rochers, se retient aux troncs d'arbre,
Penche, et, comme frappé de malédiction,
Roule, ainsi que tournait l'éternel Ixion.

.....
Le fleuve échoué subit son dur supplice.
Le gouffre veut sa mort ; mais l'effort des fléaux,
Pour faire le néant, ne fait que le cahos ;
L'affreux puits de l'enfer ouvre ses flancs funèbres,
Et rugit... Quel travail pour créer les ténèbres !
Il est l'envie, il est la rage, il est la nuit ;
Et la destruction, voilà ce qu'il construit.
Pareil à la fumée au faite du Vésuve,
Un nuage sinistre est sur l'énorme cuve,
Et cache le tourment du grand fleuve trahi.
Lui, le fécondateur, d'où vient qu'il est haï ?
Qu'est ce donc qu'il a fait au bois, au mont sublime,
Aux prés verts, pour que tous le livrent à l'abîme ?
Sa force, sa splendeur, sa beauté, sa bonté,
Croulent. Quel guet-apens et quelle lâcheté !
L'eau s'enfle comme l'outre où grondent les Borées,
Et l'horreur se disperse en voix désespérées ;
Tout est chute, naufrage, engloutissement, nuit ;
Et l'on dirait qu'un rire infâme est dans ce bruit ;
Rien n'est épargné, rien ne vit, rien ne surnage .
Le fleuve se débat dans l'atroce engrenage,
Tombe, agonise, et jette au lointain firmament
Une longue rumeur d'évanouissement.
Tout à coup, au-dessus de ce chaos qui souffre,
Apparaît, composé de tout ce que le gouffre
A de hideux, d'hostile et de torrentiel.
Un éblouissement auguste, l'arc-en-ciel ;
Le piège est vil, la roche est traître, l'onde est noire.....

Et tu sors de cette ombre épouvantable, ô gloire !

Il y a là, n'est-ce pas, de superbes envolées, des hauteurs

inconnues aux *Oiseaux de neige* et des régions où ne s'épanouissent point les *Fleurs Boréales* ?

Ces vers rappellent ce que le grand romancier français, Paul Féval, écrivait en 1880, en parlant de Fréchette qu'il accusait de singer Victor Hugo :

— Il y a autant de différence entre l'auteur des *Fleurs Boréales* et l'auteur des *Contemplations* qu'il y en a entre l'incendie d'une boîte d'allumettes et celui des Tuileries.

* * *

A mes sonnets se termine ainsi :

La tempête a toujours son lendemain *vermeil*,
La pelouse a des tons *plus verts* après l'averse,
Et l'*azur* vif où nul nuage ne se berce
Ne sait pas refléter les rayons du soleil.

Voyez avec quelle servilité M. Fréchette imite, dans ces vers, ceux de Victor Hugo dans les *Feuilles d'Automne* :

L'été, quand il a plu, le champ est *plus vermeil*,
Et le ciel fait briller *plus frais* au beau soleil,
Son *azur* lavé par la pluie.

La même idée, les mêmes mots, les mêmes rimes.

La poésie canadienne serait-elle condamnée, par hasard, à vivre d'emprunts furtifs et d'escamotage plus ou moins habile ?

* * *

Passons au *Rapide*, deuxième quatrain.

Comme un cheval *fougueux* dont on saigne les flancs,
Il se cabre d'abord, puis court, bondit, écume
Et va dans le lointain cacher son flot qui fume
Sous le rocher sonore ou les grands bois *ronflants*.

Du *ronflant*, en voilà, ou jamais. Mais y a-t-il autre chose que du *ronflant* ? Il nous faudrait les *yeux de lynx* de l'auteur pour nous en rendre compte.

D'abord, on ne saigne pas les flancs d'un cheval, les cavaliers ne sont ni des bouchers ni des vétérinaires, ils se contentent de piquer de leurs éperons les flancs du cheval, voilà tout.

Ensuite il y a cheval et cheval, comme il y a poète et poète.

Depuis quelle époque pique-t-on les flancs d'un cheval *fougueux* ? S'il est un animal qui n'a pas besoin d'être piqué, c'est bien celui-là. Evidemment, M. Fréchette n'a jamais enfourché Bucéphale, accoutumé qu'il est à ne monter que Rossinante.

Et puis, ce rapide qui va *cacher* son flot sous un rocher, est-ce bien le rapide qui se cabre, qui court, bondit, écume ?

Et c'est un rapide du Saint-Laurent qui se cache de la sorte ?

S'il en est ainsi, monsieur Fréchette, veuillez vous cacher vous-même, sous le rocher : il est sonore, il rendra vos impressions.

Voilà qui est, dans tout les cas, tout aussi creux que la Creuse.

De plus, que signifie sonore, sinon *ronflant*, et que signifie ronflant sinon *sonore* ?

Il faut aimer le son, mais ne pas oublier la chanson.

Le *Cap Tourmente* est décapité par un affreux contresens.

Sur son flanc tout couvert de pins et de bouleaux
Un nuage s'étend comme un voile de gaze.

Sur son vaste sommet, de merveilleux tableaux
Se déroulent devant les regards en extase.

Ce n'est pas *sur* son vaste sommet, mais c'est *du haut de son vaste sommet* que l'on voit se dérouler de merveilleux tableaux...

N'est-ce pas que la différence est notable et que le sens est tourmenté jusqu'au contresens ?

* * *

De ces fausses plumes, les *Oiseaux de Neige* en portent, plus ou moins, de la tête à la queue. Il sera toujours facile d'y revenir.

II

LES FLEURS BORÉALES

Les principales pièces de cette série, même volume que les *Oiseaux de Neige*, sont *Papineau* et la *Découverte du Mississipi* ; et, elles ont valu à leur auteur beaucoup d'éloges.

Les admirateurs ignoraient sans doute qu'ils avaient sous les yeux un calque plus ou moins réussi et que Lamartine et Crémazie, en un mot, avaient travaillé, de concert avec le poète *national* !

1o Papineau

Début :

Seul de ces temps féconds en dévouement épique,
Seul de tous ces grands cœurs à la trempe olympique
Qui défendaient jadis *notre droit monacé*,
Sur notre âge imprimant sa gigantesque empreinte,
Il restait là *debout* dans sa majesté sainte,
Comme un monument du passé.

C'est *nos droits menacés* qu'il fallait dire et non *notre droit menacé*. Mais poursuivons :

Les ans n'avaient *point pu* courber son front superbe,
Et comme un moissonneur *appuyé sur sa gerbe*,
Regarde *fatigué*, l'ombre du soir venir,
Calme il se reposait, laissant, vaincu stoïque,
Son œil, encor baigné de *lueur héroïque*.
Plonger *serein* dans l'avenir.

Un homme *fatigué*, qui a le regard *serein*, n'est point fatigué, nous semble-t-il. Le *point pu* mérite aussi considération.

Quant à la gerbe, on peut s'en faire une pailleasse et s'y coucher. Mais elle est trop basse et trop molle pour servir d'appui et c'est une cruauté de n'en pas donner un meilleur à un homme fatigué.

La grande faute de M. Fréchette, ici, c'est d'avoir été trop intime avec le *Benaparte* de Lamartine.
Tout n'est pas commun, même entre amis.

Tel qu'un *pasteur*, debout sur la rive profonde,
Voit son ombre, de loin, se prolonger sur l'onde,

.....
Ainsi qu'un *moissonneur* va chercher son salaire
Et dort sur sa *faucille* avant d'être payé.

Voilà la genèse de la gerbe de Fréchette, l'idée de cette gerbe lui vient parce qu'il a, sous les yeux, ce *pasteur*, ce *moissonneur* et surtout cette *faucille*.

Crémazie, dans son *Vieux soldat de l'empire*, qui comme Napoléon à Sainte-Hélène, rêvait au passé, écrit :

Que de fois, *appuyé sur sa bêche immobile*

Tiens, l'*appuyé* de Fréchette ! Mais Crémazie, plus juste que le lauréat, donne à son héros un appui convenable, au moins. C'est sans doute parce que Crémazie a pris la bêche, supposons-nous, que M. Fréchette n'a plus trouvé qu'une gerbe.

Crémazie poursuit :

Que de fois, *appuyé sur sa bêche immobile*,
Fixant sur l'horizon son œil doux et tranquille,
Il semblait contempler tout un *monde idéal*.

Le lauréat répète :

Lui, le puissant tribun que la foule en démente
Saluait tous les jours d'une clameur immense,
Relégué désormais dans un monde idéal,
Drapé dans sa fierté qu'on croyait abattue,
Il dormait dans l'oubli, gigantesque statue
Arrachée à son piédestal.

Monde idéal des deux côtés, n'est-ce pas ? du mauvais côté chez le lauréat.

Mais admirons comme les idées se suivent chez le poète.

Papineau tout à l'heure était debout avec sa gigantesque empreinte, et maintenant le voici, gigantesque statue arrachée à son piédestal, et dormant dans l'oubli—sur la gerbe sans doute !

Et puis *arrachée à son piédestal*, n'est-ce pas un tribut payé par V. Hugo ?

Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
Qui l'arrache à son piédestal.

Quand distinguerez-vous, poète, vos idées de celles des autres ? Quand serez-vous *vous-même* ? Quand serez-vous Louis-Honoré Fréchette, purement et simplement.

Le lauréat poursuit :

Souvent, lorsque le *soir* de ses lueurs mourantes
Dorait de l'Ottawa les vagues murmurantes,
Au-dessus des flots *noirs*, sur le coteau penchant,
Ou l'aigle canadien avait *plié* son aile,
On le voyait *debout comme une sentinelle*
Regarder le soleil couchant.

Depuis quand parle-t-on des lueurs du soir ? Ce ne sont pas les lueurs mourantes du soir qui dorait l'Ottawa, mais bien les lueurs mourantes du couchant.

Ces flots, ajoutez-vous, sont *noirs*. Comment peuvent-ils être *noirs* s'ils sont dorés par le couchant ? La dorure n'est point bonne, ou le poète est un doreur qui n'entend pas son métier.

Mettez cela dans votre pipe, monsieur Fréchette ! Vraiment, poète, vous nous avez appliqué des expressions qui vous vont à merveille.

Avant d'aller plus loin, notons que Papineau est, d'abord, *debout*, comme un *monument*, puis sur le *dos*, et finalement *debout* comme une sentinelle.

Plusieurs, croyons-nous, disent *ployer* l'aile et non *plier* l'aile. Dans tous les cas, la muse du lauréat ploie de plus en plus... sous son fardeau prosaïque !

Une autre strophe de *Papineau* :

Alors le bruit des eaux brisant sur les écores,
Les murmures du vent dans les grands pins sonores,
La chanson des oiseaux, la plainte des bois sourds,
Tout ce concert confus de rumeurs inouïes
Qui s'élèvent, la nuit, de l'onde et des ramées,
Tout lui parlait des anciens jours.

Le poète avait *Bonaparte* sous les yeux :

Tel qu'un pasteur, debout sur la rive profonde,
Voit son ombre de loin se prolonger sur l'onde
.....
Tel du sommet désert de ta grandeur suprême,
Dans l'ombre du passé te recherchant toi-même,
Tu rappelais tes anciens jours.

Ce ne sont pas seulement les expressions qu'il faut considérer ici. Il est facile d'observer la même idée principale de part et d'autre, c'est-à-dire que les vers sont coulés dans un même moule, avec des matériaux presque similaires. Dans les deux cas, c'est la même facture, le même tableau, la même conclusion. L'originalité est certes en tout cela bien loin du lauréat. Le lecteur qui compare se sent presque choqué et ne s'étonne plus des paroles du *Polybiblion* :

Si le côté descriptif est faible, le côté idéaliste ne l'est pas moins.

Parlant de M. Fréchette, l'honorable M. Pascal Poirier disait dans la *Revue Canadienne* de 1881 :

Sur toutes ses pièces l'on voit planer confusément l'ombre de Hugo, de Lamartine, de Musset et de Byron. Chaque vers vous rappelle un vers que vous avez lu. Ce n'est pas la même substance, c'en est l'image, le *phantasma*.

.....
Doit-on conclure que la poésie comme l'histoire se répète ?

"Je prends mon bien où je le trouve", disait Molière ou La Fontaine.

Pour le malheur de M. Fréchette, les sources où il puise sont trop connues de tous les lecteurs français.

Les mêmes rapprochements reviennent partout: *Fatalité*, c'est du Musset; *A Florence*, c'est du Byron servi froid; *Alleluia*, c'est du Turquet, du Lamartine et de l'Ancien Testament; *Bonfanté*, c'est de tout le monde.

Mais continuons à citer.

FRÉCHETTE

Puis la scène changeait.....
Sur des débris fumants, gémissante et meurtrie,
Comme un spectre livide, il voyait la Patrie
Pâle se dresser devant lui.

LAMARTINE

Qu'as-tu vu tout à coup dans l'horreur du passé ?
Est-ce de vingt cités la ruine fumante
Ou du sang des humains quelque plaine écumante ?

CRÉMAZIE

Sur ce riant tableau bientôt passait une ombre.

FRÉCHETTE

Puis les longs jours d'exil ; puis les regrets sans nombre.

CRÉMAZIE

Puis il était acteur dans ce poème immense.

Arrivons à la mort de Papineau qui, gâté par la libre pensée, refuse, à sa dernière heure, les secours de la religion, détail connu de M. Fréchette.

Le spectacle fut grand, la scène saisissante !
Des derniers feux du soir la lueur pâissante
Eclairait du vieillard l'auguste majesté ;
Et dans un nimbe d'or, clarté mystérieuse,
L'on eût dit que déjà sa tête glorieuse
Rayonnait d'immortalité.

M. Fréchette a donc fait mentir l'histoire. On ne parlerait pas autrement de la mort d'un prédestiné. Il est pourtant une décence que le sens commun le plus vulgaire aurait pu faire observer à M. Fréchette.

Pourquoi donc cet écart ?

Le poète a des modèles, il leur reste fidèle. C'est toujours le même parallélisme. Il faut imiter ou reproduire Crémazie qui dans son *Vieux Soldat de l'Empire* avait dit :

A cet instant suprême où déjà l'agonie
Des ombres de la mort enveloppe la vie,
De bonheur en ses yeux on vit naître un rayon.

Poursuivons :

FRÉCHETTE

Ce n'était pas la mort, c'était l'apothéose !
Maintenant parlons bas : il est là qui repose,

LAMARTINE

*Son cercueil est fermé. Dieu la jugé. Silence !
Il est là..... Sous trois pas un enfant le mesure.*

Parlons bas, ou bien silence ! c'est proche parent, n'est-ce pas ?

Il est là ? Qui ? Lamartine ou Fréchette ? Risum teneatis.

FRÉCHETTE

*Passants qui visitez cet endroit solitaire,
Inclinez-vous ! c'est plus qu'un puissant de la terre,
C'est presque un siècle entier qui dort là.*

LAMARTINE

*Etre d'un siècle entier la pensée et la vie,
Quel rêve ! Et ce fut ton desin.*

Non content d'avoir pillé Lamartine et Crémazie au bénéfice de *Papineau*, M. Fréchette a cru nécessaire de faire encore des emprunts au sempiternel auteur des *Orientales*,

FRÉCHETTE :

Ce génie, héritier de quelqu'ombre romaine

HUGO

Parmi les grecs nouveaux ombre d'un vieux romain

FRÉCHETTE

*Il fut toute une époque, et longtemps notre race
N'eut que sa voix pour glaive et son corps pour cuirasse*

HUGO

Ayant Dieu pour couronne et l'honneur pour cuirasse

N'est-ce pas que le poète national a toujours en vue l'idéal... des autres ! Ce mal, chez lui, est à l'état chronique.

Maintenant, dites-nous, si parmi les jeunes gens qui sont annuellement couronnés par l'Académie française, il en est un qui doive sa couronne à de semblables rapines ?

2o La découverte du Mississipi

Maintenant que nous savons ce que vaut *Papineau*, voyons ce que vaut la *Découverte du Mississipi*.

Les lecteurs apprendront avec surprise, sans doute, que Fréchette a volé, dans cette pièce, non seulement Victor Hugo, mais son propre frère Achille. M. Achille Fréchette ne tourne pas les vers aussi bien que notre versificateur, mais c'est un homme qui a des idées et de l'invention.

Joliet n'a pas encore découvert le Mississipi. Le grand fleuve dort dans une nature vierge dont le lauréat nous fait tout d'abord un tableau :

FRÉCHETTE.

Le *grand fleuve* dormait couché dans la savane.
Dans les *lointains* brumeux passaient en caravane
De farouches troupeaux d'*élans* et de *bisons*.
Drapé dans les rayons de l'aube matinale,
Le désert déployait sa splendeur virginale
Sur d'*insondables horizons*.

Juin *brillant*. Sur les *eaux*, dans l'herbe des pelouses,
Sur les *sommets*, au fond des profondeurs jalouses,
L'Été fécond chantait ses sauges amours.
Du Sud à l'Aquilon, du Couchant à l'Aurore,
Toute l'immensité semblait garder encore
La majesté des *premiers jours*.

Ouvrons maintenant le *Sacre de la Femme* de Victor Hugo.
Le poète français y fait une description du paradis terrestre :

HUGO.

C'étaient aux *premiers* temps du globe, et la clarté
Brillait serène au front du ciel inaccessible.
Tout s'illuminait, l'ombre et le brouillard obscur.
Des avalanches d'or s'écroutaient dans l'azur,
Le jour en flamme, au fond de la terre ravie
Embrassait les *lointains* splendides de la vie

.....

Les oiseaux gazouillaient un hymne si charmant,
Si frais, si gracieux, si suave et si tendre,
Que les anges distraits se penchaient pour l'entendre (1)

* * *

FRÉCHETTE.

Travail mystérieux ! Les *rochers* aux fronts chauves,
Les pampas, les bayous, les *bois*, les *antres* fauves,
Tout semblait tressaillir sous un souffle effréné ;
On sentait palpiter les *solitudes mornes*, (2)
Comme au jour où vibra, dans l'espace sans bornes, (2)
L'hymne du monde nouveau-né.

(1) Nous avons vu déjà que M. Fréchetse a fait à Victor Hugo l'honneur de reproduire ceci, dans *Vieille Histoire* :

Des fauvottes tout près se penchaient pour l'entendre.

(2) Rendons à César ce qui est à César :

Ces deux vers nous remettent en mémoire ceux de Victor Hugo,
dans la *Légende des siècles* :

Des voix parlaient, Pour qui ? Pour l'espace sans bornes,
Pour le recueillement des *solitudes mornes*

Et c'est avec tous ces vols que M. Fréchette, sachant que les Canadiens — la masse — ne s'en apercevaient pas — s'est fait une réputation de poète ! ! ! ! !

HUGO.

Pas un être qui n'eût sa *majesté première*,

Les mers où l'hydre aimait l'aleçon, et les plaines
Où les *ours* et les *daïms* confondaient leurs haleines.
Hésitaient, dans le chœur des concerts infinis,
Entre le cri de l'*antre* et la chanson des nids.

Et sur cette nature encore *immaculée*
Qui du Verbe éternel avait gardé l'accent,
Sur ce monde céleste, angélique, innocent,
Le matin, murmurant une sainte parole,
Souriait, et l'aurore était une *guréol* :

L'enfer balbutiait quelques vagues huées
Qui s'évanouissaient dans le grand cri joyeux
Des eaux, des monts, des *bois*, de la terre et des cieux.

Une harmonie, égale à la clarté, versait
Une extase divine au *globe adolescent*

Et même le *rocher* qui songe et qui *se tait*

Le paradis brillait sous les sombres *ramures*
De la vie ivre d'ombre et pleine de *murmures*

Citons toujours.

FRÉCHETTE.

A son aspect, du sein des flottantes *ramures*
Montait comme un concert de chants et de *murmures*

Echarpe de Titan sur le globe enroulée,
Le *grand fleuve* épanchait sa nappe *immaculée*.

En face de ces citations, il est facile de voir jusqu'à quel point Victor Hugo s'est fait piller par le lauréat.

Où V. Hugo dit : la *clarté brillait*, Fréchette dit : *jeun brillait*.

La *majesté première*, du poète français, est remplacée par la *grandeur première* du poète canadien. On trouve chez les deux poètes : les *eaux*, les *monts*, les *bois*, les *rochers*, etc.

Les *antres farves* de Fréchette remplacent l'*antre* de V. Hugo

Quant au *globe adolescent*, il devient chez le lauréat le *globe nouveau-né*,

La *nature immaculée* devient à son tour la *nappe immaculée*.

Les *ramures* et les *murmures* restent les *ramures* et les *murmures*

Les *ours* et les *daims* de Victor Hugo sont remplacés par les *bisons* et les *élans*.

Bref, si la contrebande est condamnable, c'est bien surtout en fait de productions littéraires (1)

Nous craignons de fatiguer le lecteur mais il faut pourtant aller jusqu'au bout, puisque le censeur des collègues ne s'est pas arrêté là.

L'Université Laval ouvrait un concours de poésie en 1868. M. L. Fréchette était alors à Chicago.

Les *Martyrs de la Foi au Canada*, de M. Achille Fréchette, reçurent à cette occasion une mention honorable.

En 1873, M. L. Fréchette, revenu de Chicago, fut invité par l'Université Laval à chanter en vers le deuxième centenaire de la découverte du Mississippi.

M. L. Fréchette, qui avait eu recours à V. Hugo pour le commencement de son travail, comme on l'a vu, eut recours à son frère, pour la fin.

ACHILLE

Mais sur ce sol jadis peuplé d'étranges races,
A peine si mon oeil a deviné les *traces*
De ceux qui le foulaient alors,
Et le penseur naïf, au front chargé d'études
Chercherait vainement les vastes *solitudes*
Qu'on vit *sommeiller* sur ses bords.

Le mécanisme a pris les chutes pour vassales,
L'industrie a jeté vingt *arches* colossales
Sur le *fleuve* tremblant de peur ;
Et narguant désormais les sauvages colères,
Le touriste franchit nos *forêts* séculaires
Sur les ailes de la *vapeur*.

Le *progrès* a partout remporté la victoire

.....
L'indigène a mis bas l'arme dévastatrice,
Le *baptême* a versé l'eau régénératrice
Sur son front indocile et fier.

LOUIS

Oui, deux siècles ont fui ; la *solitude* vierge
N'est plus là ! Du *progrès* le flot montant submerge
Les *vestiges* derniers d'un passé qui finit,
Où le désert *dormait* grandit la métropole
Et le *fleuve* asservi *courbe sa large épaule*
Sous l'*arche aux piliers de granit*.

(1) On trouve encore dans la *Découverte du Mississippi*:

“ L'inconnu trônait là dans sa *grandeur première*. ”
Pourquoi cette redondance ? M. Fréchette nous a déjà parlé de “l'immensité qui semblait garder encore la *majesté des premiers jours*. Qu'avons-nous besoin maintenant de “l'inconnu dans sa *grandeur première* ?

Ces derniers vers ont été volés aux *Feuilles d'Automne* de Victor Hugo :

Courbe ta large épaule et ton dos de granit.

A propos de l'*arche aux piliers de granit*, Cyprien de la *Patrie* voulant faire croire que l'Académie française avait été sévère pour M. Fréchette, n'avait couronné que le mérite réel de son livre, disait un jour qu'il avait failli manquer son coup, parce qu'il avait employé *piliers* au lieu de *piles* qui est le mot propre. Quelle hypocrisie !

Mais continuons à comparer :

Plus de *forêts* sans fin : la *vapeur* les sillonne !
L'astre des jours nouveaux sur tous les points rayonne
L'enfant de la nature est *évangélisé*.

ACHILLE

Et j'allais demandant, en mes courses lointaines,
Aux clameurs des torrents comme aux chants des fontaines,
Aux tempêtes comme aux zéphirs
Quel germe avait produit ce changement *immense*
Et tout m'a répondu : « La magique *semence*
« C'est le sang fécond des martyrs. »

LOUIS

Des plus purs dévouements merveilleuse *semence*
Qui de vous eut jamais rêvé cette œuvre *immense*?

ACHILLE.

Et toi, beau Canada, quand je lis ton histoire
Ou que le souvenir rappelle à ma mémoire
Ce que *Dieu t'a donné*
De sang pur et fécond, de vertus magnanimes,
Je m'écriis, admirant ces *dévouements* sublimes :
Pays de mes aïeux, tu fus *prédestiné*!

LOUIS.

Et toi, de ces héros généreuse patrie,
Sol canadien que j'aime avec idolâtrie,
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,
Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,
Les yeux sur l'avenir, terre *prédestinée*
J'ai foi dans tes destins nouveaux,

Après cela, il n'y a plus qu'à... tirer l'échelle.

Il y a, dans les *Voix Intérieures* de Victor Hugo, un vers qui peint admirablement le poète national ; nous le donnons comme bouquet :

Gui parasite enflé de la sève des chênes.

F.-A. B., Ptre